

**Robert Marteau**  
**Le promeneur**

Pierre Henry

Volume 50, Number 204, Fall 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/52560ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Henry, P. (2006). Robert Marteau : le promeneur. *Vie des arts*, 50(204), 34–35.

# ROBERT MARTEAU LE PROMENEUR

Pierre Henry

« Toute ma poésie, je l'écris en marchant. »  
Robert Marteau

SI LES PAS QUI ONT INSPIRÉ SON ŒUVRE ÉTAIENT MIS BOUT À BOUT, IL AURAIT PRESQUE FAIT LE TOUR DU MONDE : ROBERT MARTEAU, POÈTE, ROMANCIER, TRADUCTEUR, HISTORIEN DE L'ART A DÉJÀ PUBLIÉ PLUS DE CINQUANTE OUVRAGES DONT LE PLUS RÉCENT, *DANS L'HERBE*, VIENT TOUT JUSTE DE PARAÎTRE AUX ÉDITIONS CHAMP VALLON, À PARIS. SES DEUX PROCHAINS LIVRES SONT DÉJÀ EN CHANTIER. ET L'ESSENTIEL DE SON PROPOS, AXÉ SUR LA NATURE ET SON MYSTÈRE, NOUS OFFRE DES MOMENTS DE PURE EXTASE DEVANT LES FLEURS ET LES OISEAUX, LA MONTAGNE, LE FLEUVE, LES SAISONS. SANS JAMAIS SE RÉPÉTER, IL SOLLICITE SES LECTRICES ET SES LECTEURS À L'ÉCOUTE DU CHANT DU RUISSEAU, DEVANT L'ÉCLAT DU COQUELICOT, ET NOUS MONTRE « CE QUI, SANS LUI, RESTERAIT INVISIBLE ET MUET. IL INVENTE LA PAROLE DE CE MONDE ET LA MET EN FORME. SA TÂCHE EST HUMBLE ET MAJESTUEUSE, GRATUITE ET NÉCESSAIRE » ÉCRIVAIT PATRICK KÉCHICHIAN, DANS LE MONDE.



Dans sa quatre-vingt et unième année, Marteau est comme le mouvement bien rodé de quelque pièce d'horlogerie d'un temps passé. Il se bonifie avec les années.

L'hiver, à Paris, c'est dans les jardins qu'il fréquente les plantes et les oiseaux. L'été le ramène dans le sud-ouest de la France où la montagne redevient son royaume; la mésange et le renard, ses sujets.

Robert Marteau recevait il y a quelques mois le Grand Prix de la poésie de l'Académie française 2005.

Il n'en fallait pas plus pour que je m'envole vers Paris. Je n'ai d'ailleurs pas été seul à le faire. Pendant tout le mois de mars, Marteau a dû négliger ses jardins pour recevoir les accolades de ses amis venus d'aussi loin que du Québec, qui ont tenu à se joindre à l'hommage que lui avait réservé la Librairie Les Arcades, rue Castiglione, où une exposition de livres d'artistes, rehaussés de ses poèmes, était présentée.

*La neige est revenue, mêlée aux merles et aux pinsons. On la voyait en voiles et en flagelles. Le fleuve béant l'absorbait au moment même où elle allait à lui se confier.*

(Mercredi 20 avril 1983)

Robert Marteau  
*FLEUVE SANS FIN*  
Journal du Saint-Laurent

J'ai rencontré Robert Marteau il a une quinzaine d'années, à Paris, grâce à des amis communs. Dès ce premier contact, j'ai été fasciné par cet homme étrange dont l'érudition n'a cessé de m'émerveiller depuis.

Nous nous retrouvons habituellement une fois l'an et ces rencontres sont devenues la raison première de mes déplacements à Paris.

Revoir Marteau exige la forme. Les sept années qui nous séparent, et qui représentent mon unique avantage, ne sont pas suffisantes pour me permettre de le suivre facilement dans les rues de Paris. Non seulement Marteau écrit-il toute sa poésie en marchant mais la marche est également le moyen qu'il préfère pour se déplacer dans la Ville lumière. Ainsi, c'est en marchant que nous nous rendons au restaurant, vers une galerie ou un musée, tout en réglant les problèmes du monde.

Aujourd'hui, mercredi, nous sommes dans le Marais. Nous nous dirigeons, pensons-nous, vers le Musée national Picasso, rue de Thorigny.

Dans cette ville qui n'a pourtant plus de secret pour mon guide, nous nous sommes perdus!

À chaque nouvelle rue, il jette un œil à droite et à gauche, cherchant un repère. Mais retrouver la route du musée est bien le cadet de ses soucis: « Tu as vu le ciel? » s'exclame-t-il, le visage épanoui.

Le ciel est magnifique.

Nous marchons.

- Pas trop fatigué, Robert?
- Mais non, mais non. Nous y sommes presque!
- Tu as de la chance d'avoir des jambes d'acier... tu aurais pu faire carrière dans une équipe de hockey.
- J'aime bien le hockey. J'en ai fait au Lycée. Du hockey sur gazon évidemment.

Il dit *hockey* pas tout à fait comme un Français. Presque comme un Québécois.

C'est que Robert Marteau est presque québécois. Pendant plusieurs années il a vécu au Québec, a obtenu la citoyenneté canadienne, a partagé sa vie avec une Québécoise,

Neige, sa compagne et sa muse qui, en 1984, l'a suivi à son retour à Paris et y est demeurée pendant plus de dix ans.

C'est pendant sa période québécoise, alors qu'il travaillait aux Presses de l'Université de Montréal et à Radio-Canada, qu'il a écrit, entre autres, *MONT-ROYAL*, publié chez Gallimard en 1981, et *FLEUVE SANS FIN, Journal du Saint-Laurent*, publié chez Gallimard en 1986. Il a également réalisé, avec Fernand Ouellette, plusieurs émissions culturelles à Radio-Canada.

- Tu t'intéressais au hockey, à Montréal?

- Cela me fascinait. Quand je suis revenu en France j'ai remplacé le hockey par le rugby.

- Tu sais que le Canadien a maintenant un gardien de but français? (Cristobal Huet, 30 ans, né à St-Martin-d'Hères, près de Grenoble).

- Ça m'étonne. D'habitude c'est l'inverse...

Nous marchons toujours.

*En longues algues immobiles la ville pend au sein du fleuve. Le ciel est d'ouate bouchonnée. Nous avons vu hier un paysage de Marc-Aurèle Fortin avec des arbres éperdument jetés contre des jets de cendre et de glaise pâle. En bas du tableau le peintre a fait un beau fracas de pâtes blanches et bleues. Nous sommes restés en extase, longtemps.*

Lundi 28 février 1983

FLEUVE SANS FIN  
*Journal du Saint-Laurent*

On parle rarement de Robert Marteau sans parler d'alchimie, mot mystérieux qui, pour certains, évoque des sciences occultes; pour d'autres – plus jeunes – les aventures de Harry Potter. Depuis longtemps j'essaie en vain de lui faire exprimer en des mots qui me sont accessibles la définition de l'alchimie; «cette science» (non, ce n'est pas une science, dit-il); «cette philosophie» (non ce n'est pas une philosophie);

«cette croyance» (non, ce n'est pas une croyance au sens de croyance religieuse).

- Est-ce qu'on pourrait dire que l'alchimie est le rapport qui existe entre tout ce qui constitue la vie... et la matière?

- Oui et non. C'est à la fois plus simple et plus compliqué que ce que tu essaies d'exprimer. J'ai essayé d'introduire à l'alchimie dans *La récolte de la rosée* que j'ai publié, en 1995, chez Belin. Tout est là.

- À quand remonte l'alchimie, quelle en est l'origine?

- On ne peut pas dater l'alchimie... ni en attribuer la découverte à quelqu'un en particulier!

- Que penses-tu de la littérature contemporaine?

- Parmi les jeunes écrivains je connais surtout Richard Millet qui a su réinventer la langue. Je me suis toujours intéressé à ceux qui réinventaient la langue. C'est exactement comme pour la peinture.

- San Antonio a inventé une langue... on l'enseigne même dans les universités.

- San Antonio n'est pas Céline. Ça ne compte pas. Je m'amuse à traduire Chaucer, pour le plaisir. Un très beau texte, *The Parliament of Fowls*, fait partie des fables qu'il a écrites entre 1375 et 1385. Dans celle-ci il est question d'un débat sur l'amour que tiennent diverses familles d'oiseaux, sans en venir à une conclusion précise, bien entendu. J'en ai été tout de suite séduit. On y parle de la vie, de l'art et de la difficulté de l'apprentissage. L'apprentissage aujourd'hui n'existe plus. Tout le monde veut être un génie instantané... mais la pratique de l'art exige un apprentissage long et soutenu.

- Que penses-tu de la théorie de Dubuffet...?

- Je ne connais pas la théorie de Dubuffet.

- ... l'art brut. L'expression spontanée?

- L'art brut? L'art brut c'est ce qu'on enseigne maintenant. On peut faire des études en art brut! J'essaie de l'emmener ailleurs:

- L'expression spontanée, ça existe dans la nature. Tous les oiseaux chantent naturellement...

- J'ai lu que c'étaient les parents qui apprenaient aux oisillons à chanter. C'est l'oiseau mâle qui enseigne le chant aux oisillons. Les Grecs ont toujours prétendu qu'ils tenaient leur langue des oiseaux. Les muses primitives étaient les oiseaux, à savoir: le petit grèbe, le torcol, le petit faucon, le geai, le verdier, la linotte, le canard, le pic, le pigeon.

Nous ne sommes finalement pas allés au Musée Picasso. Il était provisoirement fermé à cause d'un

conflit de travail. J'aurais pourtant aimé recueillir les réflexions de Marteau devant l'œuvre de Picasso. Par contre nous nous retrouvons au Grand Palais pour *Art Paris*, un salon d'art contemporain qui en est à sa huitième année. Dans le stand de la galerie Arlette Gimaray, nous découvrons des encres de Li Xin, peintre chinois de 32 ans qui habite la France depuis trois ans à peine.

Ce sont des pièces magnifiques où l'encre, en lavis, est étendue, pressée, en à-plats à la fois dépouillés et vivants, vibrant comme une musique. Ce sera notre découverte du salon. Marteau est constamment sollicité par la beauté. Ses poèmes sont en réalité des tableaux pour l'esprit, constitués du verbe, d'images et de musique.

Écoutons ce qu'il dit dans *Fragments de la France*

(*Saint-Cloud, dimanche 6 avril*):

*Le merle n'a plus le même cri, même si la brume est opaque  
Encore comme au creux de l'hiver. C'est que nous sommes en avril  
Et qu'entre ciel et bourgeons je sais qu'elle se dissipera.  
Ils font des flûtes de bois vert, les carinales. Je songe  
À ceux qui chantent le plain-chant, car c'est dimanche,  
Le premier après Pâques. Quant à moi, il me faut  
Remettre mes pas dans ceux des forestiers, mes géniteurs;  
Suivre la liturgie entre les bêtres, écouter le latin  
Que l'étourneau décline. Le corbeau s'affuble d'oripeaux,  
L'écurieuil coupe devant moi de gauche à droite,  
Et s'en va sous le buisson. Labelles, follicules  
Vêtent le bois qu'on croyait sec. Les grains d'eau  
Germent sous nos yeux, font des fleurs jaune clair,  
Mettent dans les branches de nouveaux flocons de neige.*

Nous nous quittons près du métro. Je le regarde s'éloigner.

*Nous allons la même route, la mésange et moi:  
Elle de fil en piquet, moi posant un pas après l'autre.  
Le poney somnole derrière les barbelés. La sauge  
Fait des cartes de marine en bordure du pré.  
Les vaches, les genêts adoucent de beurre la campagne  
Que le ciel embrasse dans la brume. Le frêne penche  
Sur la mare ses pendentifs. Le corbeau décortique  
Déjà les châtaignes d'automne, éraille le concert  
Dont l'agneau se mêle, et le ruisseau qui descend  
Du bois vert, triangle incliné dont une pointe touche  
L'enclos où la ferme se pose à l'abri des bourrasques.  
C'est samedi: le merle saute sous le cerisier.*

*Les plantes mettent du mauve au sommet de leur tige. Un chien  
Jappe. Les grillons signent la partition des oiseaux.*

(*Tarare, samedi 14 juin*)

*Fragments de la France*

Robert Marteau □